

**FUREUR DE LIRE
1999**

L'EXIL

Société Genevoise des Ecrivains

FORMES DE L'EXIL

Qu'on essaie de songer aux grandes plumes d'autrefois dont le nom reste, d'une manière ou d'une autre, associé à Genève, et la question de l'exil surgit aussitôt: c'est Rousseau, bien sûr, le Citoyen de Genève qui partit si tôt de sa ville-république; c'est à l'inverse un Calvin, un Théodore de Bèze, un Agrippa d'Aubigné, huguenots français réfugiés aux bords du Léman.

Ce n'est pourtant pas vers eux que la Société Genevoise des Ecrivains s'est tournée pour constituer cette petite plaquette. Certes, l'on trouvera un extrait de l'*Abraham sacrifiant* du premier recteur de l'Académie (quoique la pièce ait été représentée à Lausanne en 1550, huit ans avant la venue de Bèze à Genève). Mais pour le reste, et à l'exception de quelques pages d'Amiel, c'est essentiellement la littérature du XXe siècle qui a été retenue ici.

La notion d'exil y prend diverses formes, est abordée sous différents angles: dans un pays qui échappe aux guerres, qui bénéficie d'une grande prospérité économique, l'exil sera tantôt ce déménagement de quelques kilomètres à l'intérieur du même canton que redoute une enfant (Alice Rivaz); tantôt ces départs volontaires de grands voyageurs comme Nicolas Bouvier, Laurence Deonna et d'autres; tantôt encore une forme de coopération qui voit un Charles Mouchet ou un Riccardo Bonferroni s'en aller enseigner l'un en Tunisie, l'autre en Haïti; tantôt, enfin, cette face plus sombre qu'est l'immigration: ainsi dans un texte d'Alexandre Cingria qu'il faut considérer avec un certain sourire distant, et comme un document sur la façon dont, en 1914, un artiste pouvait s'inquiéter de ce qu'on a appelé plus tard la «surpopulation étrangère»... s'en prenant moins aux non-Confédérés qu'aux

Vaudois ou aux Suisses alémaniques - comme quoi dans un petit canton comme le nôtre, chacun est vite un exilé.

Ce bref recueil ne prétend aucunement à l'exhaustivité, ni même à une quelconque représentativité; et l'on ne cherchera pas même à se défendre contre le reproche de partialité: il a été fait au premier chef par et pour des membres de la Société Genevoise des Ecrivains. Et c'est pourquoi l'on y trouvera en particulier des extraits des deux manuscrits qui ont reçu le Prix 1998 de la Société (ceux de Riccardo Bonferroni et de Jean-François Duval); l'espoir étant que cette Société vive, et qu'elle garde la mémoire de tous ceux qui, par la plume, ont essayé d'aller au-delà de ce petit territoire où l'on se sent parfois confiné.

Des remerciements particuliers doivent être adressés à Madame Fanny Mouchet qui a bien voulu affronter la masse des textes d'auteurs genevois susceptibles d'être en rapport avec ce thème qui était celui de l'édition 1999 de la Fureur de Lire; ainsi qu'à la Ville de Genève, pour son soutien bienvenu à la lecture de ces pages au Centre d'Arts Appliqués, en l'Île, le 2 octobre 1999.

Guy Poitry

ABRAHAM SACRIFIANT

(...) ABRAHAM parle, sortant de sa maison.

Depuis que j'ai mon pays délaissé
Et de courir çà et là n'ai cessé,
Hélas mon Dieu, est-il encore un homme
Qui ait porté de travaux telle somme ?
Depuis le temps que tu m'as retiré
Hors du pays où tu n'es adoré,
Hélas mon Dieu, est-il encor' un homme,
Qui ait reçu de biens si grande somme ?
Voilà comment par les calamités
Tu fais connaître aux hommes tes bontés,
Et tout ainsi que tu fis tout de rien,
Ainsi fais-tu sortir du mal le bien,
Ne pouvant l'homme à l'heure d'un grand heur
Assez au clair connaître ta grandeur.
Las ! J'ai vécu septante et cinq années
Suivant le cours de tes prédestinées
Qui ont voulu que prisse ma naissance
D'une maison riche par suffisance.
Mais quel bien peut l'homme de bien avoir
S'il est contraint, contraint (dis-je) de voir
En lieu de toi, qui terre et cieux a faits,
Craindre et servir mille dieux contrefaits ?
Or donc sortir tu me fis de ces lieux,
Laisser mes biens, mes parents et leurs dieux,
Incontinent que j'eus ouï ta voix.
Même, tu sais que point je ne savais

En quel endroit tu me voulais conduire;
Mais qui te suit, mon Dieu, il peut bien dire
Qu'il va tout droit, et tenant cette voie,
Craindre ne doit que jamais il fourvoie.

Théodore de Bèze

JOURNAL INTIME

Mercredi 29 juillet 68.

(...) (11 heures soir.) Le mot essentiel: En un jour, l'histoire ferait le tour de la ville, et vous ne pourriez faire accepter votre compagne¹ que par le moindre nombre de vos relations. De plus, le caractère vous donnerait du fil à retordre, et vous obligerait, comme moi, à faire le poing dans la poche. Le dernier point, n'est vrai qu'en partie; mais l'obstacle social est trop évident. Pour rester fier, il faudrait émigrer. Et l'émigration à mon âge serait insensée. Les humiliations dans la patrie ne valent pas mieux. Conclusion ? Je la suspens encore (...).

Jeudi 17 septembre 68. *Villars*

(...) Un amour sans mariage est stérile; un mariage fait contre les préjugés et les moeurs du lieu où l'on vit, c'est un abonnement à la torture quotidienne et une déclaration de guerre à vie. Ni l'un ni l'autre ne sont à conseiller, car la défaite de l'individu est certaine quand il se met en lutte avec un élément. La guerre héroïque est salubre; mais la guerre ignoble, la guerre au couteau, à l'épingle, aux injures, est mortelle parce qu'elle humilie, aigrit et rabaisse. La société, choquée dans ses habitudes, se venge avec une férocité spéciale; elle empoisonne toutes les sources autour de celui qu'elle a pris en grippe; puis comme les animaux vils elle l'attaque aux parties secrètes, elle le mord dans son honneur, et surtout dans l'honneur de sa compagne. Dès lors, il faut qu'il succombe, ou dans la rage de l'indignation ou dans l'étouffement de la douleur. Qu'il se produise ou qu'il s'isole,

¹ Marie Favre (fille naturelle et veuve), désignée plus loin sous le pseudonyme de "Délio".

il a toujours tort et n'en est pas moins perdu.

Voilà, semble-t-il, pour la règle. Maintenant, reste l'émigration, qui résout plusieurs difficultés, mais pas toutes; car le monde nous retrouve toujours, nous, notre femme ou nos enfants; il n'entend ni nous laisser tranquilles, ni laisser périmer sa colère, ni laisser tomber la juridiction qu'il s'arroe sur notre individu. Le bourreau ne lâche jamais sa victime, ni l'ogre sa proie: car si les compagnies ne rougissent pas, le monde ne s'attendrit jamais, qu'après avoir fait mourir. La clémence, la pitié, la justice lui sont à peu près aussi familières qu'au tigre, et pas plus que celui-ci, il ne connaît le remords, car il se croit la loi.

(...)

Samedi 23 Août 73.

(9 heures matin.) Le silence de Délio m'étonne et m'inquiète. Sa mère est-elle malade ? y a-t-il quelque froissement intérieur ? ma lettre se serait-elle perdue ? Je ne sais que supposer et n'ose choisir entre les conjectures. Délio doit avoir ma lettre depuis le 15. Je pourrais avoir sa réponse dans quatre jours. Mais depuis deux ans, il a coulé bien de l'eau sous les ponts. Les empressements d'autrefois ne sont peut-être plus possibles et ne doivent pas être attendus. En fait, l'équilibre nouveau n'est pas encore trouvé entre nous. Il est donc naturel que Délio cherche son attitude, envers un ancien ami, qui n'est plus l'arbitre de son bonheur et le moniteur de son développement. Délio repose maintenant sur lui-même, et sa tendresse calmée n'est plus qu'une passion préoccupante, mais un souvenir affectueux et pieux. L'éloignement, les années, les relations intermédiaires, l'étude et l'habitude de se passer de ce qu'on croyait nécessaire, ont recréé l'esprit d'indépendance, temporairement subjugué par l'esprit d'obéissance que

produit l'amour. Genève n'est pour Délio que l'endroit où l'on souffre, où l'on est soupçonné, haï, calomnié, humilié, car ce n'est qu'ailleurs qu'elle a été estimée à sa valeur, appréciée pour elle-même, en dehors des circonstances et d'un passé, que les insupportables compatriotes exhument et remuent et aigrissent toujours. A Genève, elle est rendue responsable de mille choses qui ne concernent que sa famille; ailleurs elle peut secouer tout ce fardeau de mortifications abusives, et comme une chenille dépose son enveloppe, elle renaît ailleurs avec des ailes.

Le Christianisme enseigne, promet, exige, accorde une nouvelle naissance; mais le monde le refuse obstinément à ceux qu'il a pris en guignon. Il n'entend pas que jamais on se relève d'une de ses malédictions, et qu'on rappelle l'une de ses sentences. Il ne se déjuge jamais. Dieu pardonne parce qu'il est saint; le monde, parce qu'il est impur, est inflexible dans ses arrêts; c'est sa manière d'hypocrisie.

C'est pourquoi l'émigration est si agréable à celui qui traîne après soi cette révoltante fatalité, et qui ne s'incline pas devant le verdict d'une opinion entêtée et injuste, ou d'un préjugé hautain.

Allons dans une autre patrie
Pour chercher le bonheur,

chante-t-il avec la *Favorite*. La patrie, c'est le chagrin et l'esclavage. L'étranger, c'est l'allégresse et la liberté.

Henri-Frédéric Amiel

Journal intime
L'Age homme, Lausanne
t. VII, 1987; t. IX, 1989

VOX CLAMANS IN DESERTO

(...) Les statistiques prouvent que dans l'Etat de Genève la population a augmenté pendant 70 ans dans la proportion suivante: 71% Genevois, 340% Suisses et 413% étrangers.

Les statistiques, si elles sont très exactes, peuvent avoir une certaine valeur pour prouver des faits qui appartiennent au domaine du passé. Lorsqu'il s'agit du présent elles ont moins de valeur, mais en tout cas la science nous défend de nous en servir pour préjuger de l'avenir. Nous ne pouvons donc pas nous appuyer sur le fait que la population étrangère a augmenté dans une forte proportion pour prédire que cette marche ascendante doive nécessairement continuer.

Tout ce qu'il importe de constater, pour l'instant, c'est que Genève compte un très grand nombre d'étrangers, tandis qu'au contraire les familles nationales y représentent un très petit élément de la population.

Ces étrangers sont fort différents. Rien n'est moins semblable à la tournure d'esprit d'un Lombard qu'un Argovien; un Lyonnais ou un Savoyard ne s'en rapprocheront guère davantage. Il est donc indispensable d'analyser le caractère régional de notre patrie.

Parmi les étrangers qui habitent Genève, les Suisses occupent une grande place. Je sais que M. Boissier et surtout le Journal de Genève les représentent à nos concitoyens comme des nationaux, mais à mon sens ils ont tort. Les Suisses ne sont pas des Genevois, pas plus que les Genevois ne sont des Tessinois ou des Glaronnais. Je considère donc les Suisses comme un des éléments étrangers composant la population de Genève.

(...) Les principaux étrangers des autres pays qui habitent Genève peuvent se classer en quatre catégories: les Savoyards, les Français, les Italiens, et, pour parler comme

les Grecs d'autrefois: les Barbares. Ces derniers sont en si petit nombre à Genève que nous n'en parlerons pas. Les Italiens qui composent le bon tiers de la population étrangère de Genève, sont presque tous de la province de Novare. Parlant un dialecte qui ressemble au patois genevois, originaires d'un pays qui se rapproche assez du nôtre, ces Italiens s'assimilent avec une très grande facilité et présentent très vite, une fois assimilés, les caractères de notre race. Les Savoyards établis à Genève sont les habitants naturels du pays qui dépend géographiquement de notre ville. Quelques arpents de terre nous séparent de la Savoie qui les a envoyés vers nous. Donc, ils sont beaucoup moins étrangers pour Genève que des Suisses allemands. Je n'en dirais pas autant des Français de France et surtout de ceux du Nord. Mais il faut dire aussi que leur nombre, à Genève, si on en soustrait les Savoyards, se trouve par là considérablement diminué.

Ces quelques petites constatations réduisent l'effroi que peuvent causer de prime abord les statistiques de M. Boissier. Il n'en demeure pas moins que cette invasion pacifique reste inquiétante, et, ce qui l'est encore davantage, c'est le peu de résistance qu'elle trouve dans notre cité; (...)

(...) Si je ne puis suivre M. Boissier, lorsqu'il accuse la population française de Genève de corrompre nos goûts et notre presse, je suis cependant d'accord avec lui pour blâmer les Genevois "de chercher, comme il dit, des leçons de mœurs républicaines de l'autre côté du Jura". Depuis quelque vingt ans en effet, chez nous, les conservateurs aussi bien que les radicaux, le *Journal de Genève* comme le *Genevois* ne cessent d'admirer le gouvernement de la république française dans ce qu'il présente de pire: les principes démocratiques, la guerre à la religion, les dogmes révolutionnaires, la destruction de la tradition française. Que

Genève doive ce goût à la population française qui nous pénètre, je n'en suis pas très sûr. Mais il est certain que si nos compatriotes continuent à s'inspirer du désordre qui règne en France, l'indépendance de Genève risque fort de succomber.

Quant à dire que la question des étrangers est vitale pour Genève, je l'accorde tout à fait. Car, il ne faut pas se le cacher, il n'y a pas rien que notre indépendance morale qui soit en danger mais encore l'intégrité de notre territoire.

Pour peu qu'un état énergique, qu'un ministre étranger, intelligent et puissant y voie de l'intérêt, nous sommes, comme en 1796, sous la menace d'une annexion à main armée. Le coup de main est à l'ordre du jour dans les guerres modernes, et rien n'en garantit Genève.

Hussards de la Convention, ou dragons de la Troisième République, l'aventure qui réussit jadis risque toujours de se représenter.

Pour résumer la situation, nous dirons que Genève est une ville de grandeur moyenne, dont le territoire appartient à un état étranger; que cette ville peuplée d'étrangers est gouvernée par un régime dont l'esprit s'inspire du désordre; et qu'enfin nous ne pouvons compter, pour nous défendre, sur les Confédérés qui se battraient certainement pour nous si une armée attaquait Genève, mais dont l'esprit trop différent du nôtre ne peut relever les défaillances de notre patriotisme.

Genève pourra-t-elle conserver son indépendance et sortir autonome de cette crise? Tel est le problème.

Alexandre Cingria

La République de Genève
par Alexandre Cingria
Lausanne chez C. Tarin, 1914
Imprimeries Réunies S.A., Lausanne

L'ALPHABET DU MATIN

(...) Quelques jours plus tard, à la fin du repas de midi, maman me regarda d'un air de circonstance, puis elle fit un petit signe à mon père:

- Je crois que le moment est venu de mettre Anneton au courant...

Et comme si l'idée n'était jamais venue ni à l'un ni à l'autre qu'en assistant à nombre de leurs discussions j'avais pu me former par moi-même une idée très nette de l'événement qui allait bouleverser notre existence, elle m'annonça que nous quitterions bientôt Clarens pour aller vivre à Lausanne. Là-bas nous aurions une vie toute nouvelle.

Elle attendit une réponse, une réaction quelconque de ma part, et comme je restais muette, elle ajouta:

- C'est à cause des Idées-de-papa...

- Mes idées, mes idées... dit-il, mais les idées c'est ce qui importe le plus pour les hommes... C'est pour les idées qu'il vaut la peine de vivre... Autrement la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue...

Et laissant refroidir son café noir, il se mit à parler longuement, regardant tantôt maman, tantôt moi, comme si j'étais devenue une grande fille capable de comprendre bien des choses. Il disait que les idées étaient semblables à de petites lumières allumées dans le cerveau des hommes. Elles leur permettaient de sonder les ténèbres de l'ignorance humaine. Elles ressemblaient aussi à des foyers de chaleur où chacun pouvait se réchauffer le coeur. Les idées! Oui, voilà ce qui importait pour les hommes. Elles faisaient battre leur coeur. C'était à cause d'elles qu'ils luttèrent contre l'injustice et même acceptaient parfois de mourir. Certes, toutes n'étaient pas de l'or pur, de l'or en barres, ou de la lumière. Il y en avait de basses et d'obscurées. D'autres étaient

de tout repos, il n'y avait qu'à passer sa vie assis dessus, confortablement installé comme sur des coussins. Ainsi étaient, paraît-il, les idées de M. Granchay et de M. Barde.

- M. Barde est un très honnête homme, interrompit maman, et M. Granchay un très bon mari. Tu ne peux rien dire contre eux...

Il parut agacé et dit que maman, une fois de plus, rapetissait le débat. Puis il me regarda comme s'il s'adressait spécialement à moi. A Lausanne, dit-il, il aurait un journal à lui. Il y écrirait des quantités d'articles pour défendre les ouvriers. Il aurait un petit bureau à la Maison du Peuple... " Tu verras... ce sera plein de pots de colle et de grands ciseaux..." Il aurait aussi une machine à écrire. Il taperait avec deux doigts. Il a essayé, c'est très facile... Les ouvriers viendront parler avec lui. Tous les ouvriers seront ses amis et aussi les nôtres... C'est lui qui fera tout, la mise en pages, la correspondance, les proclamations... Maman, elle, écrira sur des bandes les noms et adresses des abonnés, et moi, quand mon écriture sera mieux formée, je pourrai l'aider... "C'est quelque chose de très beau qui nous arrive, tu verras... Plus tard tu comprendras..." S'adresse-t-il encore à maman ou à moi? Mais c'est maman qui répond:

- Tu ganeras moins qu'un balayeur de rues. Et nous serons dans l'insécurité complète du lendemain...

- C'est sans importance, pourquoi gagnerais-je plus qu'un balayeur de rues? Quand les balayeurs gagneront davantage, nous aussi nous aurons droit à plus...

- Tu ne sais pas ce que tu dis... On voit bien que tu n'as jamais passé par là... Moi je sais ce que c'est... quand je pense à ce qu'a vécu ma pauvre mère à Lutry...

Ca y est, pensais-je, nous allons peut-être mourir de faim, habiter sous les horribles ponts de Lausanne où l'air est si malsain et où le soleil ne pénètre jamais. L'angoisse d'un avenir incertain si souvent évoqué avec horreur par maman,

la hideuse peur du lendemain léguée par des générations et des générations de petites gens écrasés par les circonstances de la vie, me serrent la gorge, et ma rancune contre mon père, un peu dissipée depuis la guérison de maman, resurgit en moi, intacte.

- Et qui sait si ce journal tiendra...

Il répond qu'il sera soutenu par des hommes généreux. Et puis, il y aura les annonces... Et tous les ouvriers, bien sûr, s'y abonneront ou l'achèteront au numéro... Les bourgeois aussi l'achèteront, car ils voudront se renseigner. Du reste, ils trembleront de peur. Et plus ils trembleront, plus il l'achèteront. Peu à peu le journal sera lu par tout le monde. Il prendra toujours plus d'importance, il aura toujours plus d'allant et de mordant. Il gagnera tous les suffrages... et même les paysans le liront...

Il se leva de table en disant qu'il allait chez Zadkine. Avant de sortir, il me pinça joyeusement la joue: " Tu verras... me dit-il de nouveau, comme s'il me promettait des plaisirs ignorés que je ne tarderais pas à connaître dès que nous serions à Lausanne... Tu verras, Brimborion..." Mais moi, ce que je voyais, c'était une longue vie sous un sombre toit lausannois, une longue vie comme une longue route où nulle part on ne discernait quelque chose qui ressemblait à un beau piano comme celui des Perottet. Tout était plein de pots de colle, de longs ciseaux et d'ouvriers. Et bientôt, moi aussi je devrais écrire des adresses sur des bandes.

Alice Rivaz

L'alphabet du matin

Editions l'Aire

Coopérative Rencontre, Lausanne 1968.

MARCHE

Pour te joindre par le dedans, ô Présence,
Nous traversons un printemps violent
Dans l'effondrement de la parole humaine.

C'est un pays de ruines très anciennes
Un feu y consume la mémoire
Ta face de lumière pivote vers nous.

Du lieu d'exil où nous avons vécu
Les voix ne parviennent plus
Jusqu'à l'immensité sonore

DANS CE LIEU

Je ne dormais pas dans ce lieu d'angoisse
La nuit glissée sous la peau,
L'espace immobile laissait fuir .
Quelques gouttes d'azur sur les mains livides.

J'avais peur je rêvais aux cyprès insensibles,
Pour qui donc étions-nous dans cet exil ?
Tous ici parlaient bas comme dans l'attente
D'une venue solennelle au ras des eaux.

Les yeux guidés lentement le long de la page
Apercevaient la rive d'un autre jour,
On retenait son coeur s'il fallait périr
Sans qu'un souffle ne traverse l'apparence.

Les rideaux s'écartaient avec des cris terribles
Quels étaient ces anges qui emportaient ta voix
Et ces oiseaux déchirant toute clarté
Pourquoi se perdaient-ils aux cloches de la mort ?

Jean-Georges Lossier

Poésie complète 1939 - 1994
Editions Empreintes, 1995.

MORTE OU VIVE

(...) Je suis parti pour la Tunisie. J'avais écrit quelques "poèmes":

Les yeux des maisons nues
s'éclairent et tu es là
douloureuse, riant
parmi ces pâturages
ouvriers et meurtris.
A travers ton coeur blanc
J'entends monter des hommes
comme toi
qui sentent l'usine et l'eau
et le quartier dérive
ce soir vers des chansons
de liberté légère
petit air de printemps.

Des vers. Mais pourquoi? J'espérais mieux comprendre, ailleurs.

Quatre ans donc à Béja, en Tunisie du Nord, près de la guerre d'Algérie. Que faire. J'avais mon p. obs. personnel sur la terrasse à deux pas d'une cour d'eucalyptus, grands feuillages le soir arrondis pour la lune islamique et le ciel poudroyant. Je regardais au nord vers Genève: faire le point maintenant du passé, film tremblant où règne une fille rouge et noire.

Mémoire. Aux Cropettes, près de la gare, ce jardin, allées vers le vaste platane ombrant un bassin comme une lune piquée d'un jet pimpant. Au-dessus, l'école primaire, rougeâtre puis des files de fenêtres. A gauche, quartier des

Grottes, nid, ombre d'où cette fille

mais quand j'y pensais, à Béja, j'enjambais le parapet de la terrasse et dans la nuit tunisienne sainte oui comment dire autrement ce souffle enchanté d'étoiles, la danse méditerranéenne, je filais là-bas pour tomber au petit matin à l'angle de la place des Grottes et de la rue de la Faucille entre ces maisonnettes justement d'où elle était sortie et je cherchais dans la brume la trace légère de pas.

Et puis? Fille noire. Elle est restée pour moi pendue là-bas, lentement descendue, braises dans le blanc bassin. Sacrée

peu à peu la femme, la poésie. Fontaine au bord de la ville. Mais déjà je retournais à Béja; rose de l'aube; pays sec, fervent. Quelle ferveur? De quoi vit-on ici? Je l'ai appris du soir lentement: la terrasse survolait la ville arabe crue, riche en fumets, fumées, glissements et toujours montaient à travers l'ombre renflée les flûtes et les tambours, souffle, l'appel.

Ce lancinement traversait les nuits, les jours, il se joignait pour moi à l'autre, sec, douloureux, coupé, comme mort qui m'arrivait du nord. Le sens

je le sentais là: nombreux battement, douleur, cri. Chercher encore. La mer y aide, à Tabarka, tout près du sang d'Algérie. Les montagnes de chênes bleus moutonnent dans une colonne en flamme. Le soir, les pas du soir. C'est d'abord un crépitement sur la croûte de sel puis la marche dans les sous-bois dorés et la descente. Quelques rougeurs; souffles ténus, lumière plane. Alors au centre un être

(oui toi d'eau et d'ombre, relevée, fille de l'eau genevoise et
20

de la nuit tunisienne, vivante morte: poésie)

là
liée aux cercles de sable aux
sphères huileusement ta danse
feu
allume le rythme

le chant. Je comprenais. Le sens vivait, flambée de tresses,
voiles, réponse poursuivie dans les rues froides là-bas en
marche vers le matin tandis que des maisons croulaient et
que d'autres poussaient près des fines grues, des
bétonneuses - je le tenais dans cette déchirure rouge,
balbutiement, rythme.

L'être.

Cela, ce feu dans la buée, l'haleine.

Charles Mouchet

Morte ou vive
Essai poétique
L'Aire
Coopérative Rencontre, 1969.

LES NEGRES DU SAHARA

Je me souviens des esclaves, terrassiers et manoeuvres, condamnés à travailler dans le marais putréfiants du sous-sol. Des maîtres inhumains, Touaregs et autres, leur imposaient de creuser des “foggaras”, de labourer de leurs mains noires les longs tunnels de l’ignorance.

Je me souviens de ces porteuses d’eau, de sable et d’écailles qui, de leur geste quotidien, rythmaient l’âpre besogne, en enfantant sous les ombres vertes des dattiers, en cueillant pour des maîtres implacables les dattes mielleuses qu’elles n’avaient pas le droit de savourer.

Qui est-ce qui racontera un jour et dans le moindre détail la sueur de tous ces bras, de tous ces torsos d’ébène asservis ? Les villes, ici, ont été créées par un peuple d’esclaves, condamnés à rester dans les souterrains du désert pour qu’on ne mesure jamais l’aveuglement de leurs ravisseurs.

Au-delà d’une muraille, l’oasis étend ses parchemins de verdure.

Sur une colline trônent les grands récipients.

Ils sont aussi hauts et gigantesques que le temple de Mikal, aussi profonds que la citerne qui contient la Sagesse du Prophète et ils sont remplis jusqu’à ras bord de la sueur des nègres.

Ils ont creusé des puits dont l’oasis est fière !

Ils ont nettoyé le désert et arraché la racine des palmes au ventre stérile du calcaire !

Volés au Soudan, vendus sur les marchés du Fezzan, échangés à Ouargla contre un chargement de sel ! Et ils ont bâti des ponts sur la grande aorte du Niger !

Plus patient que le vent est leur labeur qui dure des siècles !
La terre est traite, massée par des mains inaltérables: celles
du serf au front lourd, à qui appartient de faire fleurir le désert!

Tamanrasset, hiver 1963

Lorenzo Pestelli

Piécettes pour un Paradis baroque
L'Age d'Homme, 1975.

LE POISSON - SCORPION

(...), l'épicière a un poisson-scorpion qui tourne dans un bocal à concombres joliment aménagé avec du corail, du sable fin, et posé au coin du comptoir. Elle le nourrit de miettes de cassonade, de mouches qu'elle écrase, d'un peu de pain. C'est un jeune mâle en belle santé qui virevolte à la moindre agacerie en déployant un parasol de piquants venimeux tachetés de sépia. Lorsqu'elle se croit seule, elle colle son visage contre le verre et lui fait des grimaces auxquelles il répond par d'élégants frémissements. J'ai plusieurs fois surpris ce manège, en retenant mon souffle avant de me retirer sur la pointe des pieds, jaloux comme un barbon. La place est donc prise, mais il n'est pas interdit de rêver. Si jamais elle me surprenait à l'épier ainsi, peut-être qu'elle me la donnerait, sa mascotte...

... Vous n'imaginez pas comme ma vie ici peut être fatigante. Cette observation toujours à cheval entre le réel et l'occulte me tue. Ma tête se rebiffe à s'ouvrir et me fait mal. Souvent je pleure sans savoir pourquoi. Les postiers me perdent crânement ces lettres d'Europe dont j'ai autant besoin que de sang. J'en reste donc à la dernière où vous me dites que ce séjour ne me vaut rien, que l'île est en train de me brûler les nerfs et qu'on ne peut faire façon de ce que je vous adresse, que le lecteur occidental n'est préparé. Je veux bien, mais je voyage pour apprendre et personne ne m'avait appris ce que je découvre ici.

(...) Les larmes sont lentes à venir, le sang, lui, fait moins de manières. Je passai les mains sur mon visage ruisselant, m'arrêtai pour lécher mes paumes - c'était délicieux et salé - et poursuivis mon chemin en laissant derrière moi une trace

gluante comme les insectes moribonds que j'avais si souvent vus sur mon mur. Moi je commençais à revivre: j'avais touché le fond, je remontais comme une bulle. Cette tête enfin ouverte se vidait comme en songe de tout le noir mirage qui y pourrissait depuis trop longtemps. Je ne veux plus nommer aujourd'hui tout ce qui s'en est, en un éclair, échappé pour s'abolir en silence. Devant l'auberge, la mer lourde et troublée battait exactement au rythme de mon coeur. Suis resté un moment assis sur la digue pour ne pas perdre une goutte de cet épanchement miraculeux. De retour dans ma chambre j'ai commencé à faire mon bagage en répandant du sang partout. Cette plaie n'avait pas d'importance en regard du grondement d'allégresse qui montait autour de moi. A présent je pleurais pour de bon et jamais larmes ne m'ont paru meilleures. Dans les fissures et lézardes de mon logis je voyais pointer pinces, dards et élytres. Toute ma ménagerie me disait anxieusement adieu. Sur la crédence hollandaise, le poisson-scorpion (elle me l'avait donné) étendait son parasol venimeux dans les quatre directions de l'espace. A côté du bocal, un petit crabe rose comme une joue se serrait les pinces en signe de deuil. J'ai laissé sur la table l'argent que je devais à l'aubergiste et j'ai regardé une dernière fois cette soupente bleue où j'avais été si longtemps prisonnier. Elle vibrerait d'une musique indicible.

Nicolas Bouvier

Le poisson-scorpion

Coédition:

Editions Bertil Galland, Vevey

Editions Gallimard, Paris, 1982.

TERRE SYRIENNE

Alep, traversée à l'aube. Une vague odeur de pourriture se mêle aux bouffées du jasmin. Rues vides, rideaux de fer tirés, guérites dont les vigiles en armes chauffent leur bouilloire cabossée sur un brasero.

Passée la banlieue et ses murs jamais terminés, ses tas de cailloux et ses fouillis de fils électriques, voici enfin la grand-route et la Djazira, plaine nourricière de la Syrie. Riche de blé, de maïs, de coton, de poivrons s'étendant sur des kilomètres de tapis rouge sang. Reste que le blason de la Djazira est le mouton. Des milliers, des centaines et des centaines de milliers de moutons. Baignés par le soleil encore discret (la journée sera torride), un marché s'installe au bord de la route: de tous les horizons, les troupeaux convergent. Ça sent fort. On paie cash et sur-le-champ, pas de reçu, pas de paperasses, les mains sont calleuses, les yeux sombres.

Et la route de s'étirer... Et nous de la suivre... Terre, musique de la Syrie. Terre syrienne, ocre, grège, rose, tricotée de vert. Cimetière d'islam, simples cailloux couchés là-bas dans la poussière, offerts à tous les vents... De rares nuages poussent leurs ombres sur la Djazira plate comme un pain arabe, la parant, elle et ses villages aux dômes de terre, d'une sorte de chatoiement. Et soudain nous arrive, porté par le vent... un chant yiddish, une de ces mélodies juives polonaises "qui vous jouent dans l'âme". A l'épaule, le jeune berger porte un fusil. Son transistor est posé sur le sol: - Vous écoutez souvent *Radio-Israël* ? -"Je ne sais pas... Et puis tant qu'ils ne m'envoient que des chansons !"

Plus loin, un homme est posé là, dans la fournaise, seul au

bord de la route, assis sur un petit tapis. Il fixe l'immensité. A quoi pense-t-il? Qu'attend-il? La circulation est rare dans la Djazira. A peine y croise-t-on, sur des centaines de kilomètres, quelques tracteurs ou camions, deux ou trois taxis, quasiment aucune voiture privée. Et pas un panneau publicitaire, pas le moindre "Buvez Coca-Cola". Illisibles, les panneaux indicateurs, le soleil les a mangés. Sur les champs courent des spirales de poussière.

Le *Restoroute du Désert*, tenu par Hanouche Abou Soubheis et Fils (c'est écrit sur le mur) nous offre sa fraîcheur, sa radio nasillarde, des images de calendriers dont les filles effeuillées voisinent avec le portrait du Président. Sur les braises d'un vaste foyer creusé dans le mur, bout en permanence l'eau pour les petits verres de thé. Seigneurial pour ses hôtes étrangers, Hanouche Abou Soubheis nous régalerait sans accepter la moindre piastre.

Entre en coup de vent un homme jeune, la barbe aussi noire que les yeux, la robe blanche impeccable, qui commande une bouteille d'eau minérale, jette quelques billets sur le comptoir et s'en va. Dehors l'attend sa voiture, superbe, des gadgets en veux-tu en voilà. "Ces Séoudiens, marmonne quelqu'un, leurs bébés sucent du fric au lieu du lait, et leurs moutons, ils les transportent en Cadillac !"

Disons les choses comme elles sont, le *Restoroute du Désert* est aussi le bordel des camionneurs. Des tentes sont dressées près du bâtiment, de douteux matelas gisant dans leur ombre. "Ces gens sont là depuis plus d'une année, ce sont des... gitans", me lance Hanouche Abou Soubheis avec un drôle de sourire. En fait, ce sont surtout des "gitanes" que je vois jaillir de dessous la toile: de pauvres choses, maigres, sales, la peau grise, jeunes et l'air d'avoir cent ans. Un gamin tambourine tandis que les filles, après avoir enclenché une cassette, se trémoussent tristement pour nous, la clope au bec. Frères et cousins sont les maquereaux de ce business

tribal: “Nous on n’est pas comme les autres, quand une fille naît on est contents, parce que beaucoup de femmes ça rapporte... elles dansent dans les fêtes... elles font des tas de choses...” - Quelles fêtes ? - “Bah !... Quand on fait de l’argent, c’est chaque jour la fête !” Le chef de tribu, ici, est une cheffe. Une maquerele en chef, vieille, ridée, tatouée, rusée. Je m’accroupis à sa hauteur pour la photographier calée sur son coussin, quand elle en profite pour me tripoter. A mon âge, encore comestible !

Laurence Déonna

Syriens, Syriennes (1992-1994)
Editions Zoé, 1995.
pp. 42-44.

JORGE

(...) Il avait été enfant sage et bon élève, toujours souriant, toujours bienveillant, serviable, empressé; il avait bien fait ses classes, avait obtenu son baccalauréat avec félicitations du jury, et vu s'ouvrir devant lui toutes grandes les portes de l'Université. Le Portugal de 1974 manquait de bacheliers et d'universitaires, devait rattraper son retard sur l'Europe: il faisait partie de ces nouvelles cohortes dont on espérait tant; mais avait refusé de se déclarer partant. Ou plutôt, il était parti, mais dans une autre direction que celle qu'on attendait: non pour l'Université, mais pour l'Europe - et pour une autre Europe que celle dont on parlait. Et là, loin de se préparer à entrer, plus tard, dans le petit monde des élites (de ceux qui savent, qui ont acquis les méthodes et les techniques de demain), il avait rejoint les oubliés, ceux dont on ne savait que faire (cette main-d'oeuvre en surnombre, qui gêne un peu, qu'il faudrait réduire), il avait opté pour l'exil, et arrivé sur cette nouvelle terre, s'était coulé, jusqu'à l'absurde, dans la peau de l'immigré.

La sagesse était devenue de la docilité, pour des offices inavouables. De cette façon, en la caricaturant, il lui avait semblé possible d'extérioriser la loi qui le gouvernait, de mieux voir le jeu qu'on lui faisait jouer, de se voir jouer, et de jouer vraiment.

Ici, les choses avaient l'avantage d'être claires: ne pas être du pays et passer la frontière, c'était entrer aussitôt dans un jeu de pouvoirs où les impératifs économiques ne cherchaient pas à se dissimuler, s'affichaient ouvertement, d'emblée. Bien plus: c'était déjà comme une transgression. Car le seul fait d'avoir posé le pied sur ce sol qui n'est pas le vôtre, semble être perçu comme une atteinte à l'intimité, à l'intégrité de ceux qui l'occupent (le revendiquent pour leur compte comme s'il leur était échu de droit divin, immémorial); si l'on

consent à vous accepter, à vous tolérer, ce n'est qu'à regret, et dans l'attente d'une contrepartie (de la gratitude en paroles, de la soumission en actes). Et Jorge avait accepté d'entrer dans cette logique de la faute et du rachat, du péché et de l'expiation. Il avait connu les petits métiers (les travaux de la terre, ceux du bâtiment, de l'hôtellerie et de la restauration), un peu tous, et par bonheur pour lui, assez peu de temps; il avait reçu son salaire en disant merci (quand il l'avait reçu), il avait subi les petites avanies sans broncher, les propos imbéciles et racistes sans répondre: mais il avait voulu davantage, et le passage à l'illégalité de la prostitution lui avait permis de jouer hyperboliquement (et parodiquement) ce rôle qui vous est assigné; dans la serviabilité, on ne pouvait lui demander plus.

Il n'y avait pourtant pas que de l'ironie dans cette position qu'il s'imposait: outre les diverses jouissances qu'il y trouvait, le fait est que dans sa quête perpétuelle d'une identité, quelle qu'elle fût (pour autant qu'il puisse s'y reconnaître), il touchait là à ce qu'il cherchait. Il n'avait jamais cessé de se sentir décentré, où qu'il fût, et peut-être au Portugal plus qu'ailleurs: pour la première fois, il pouvait s'avouer Portugais sans avoir l'impression de mentir (de ne sortir qu'une phrase convenue, sans rapport avec ce que devait être sa réalité d'individu): le terme, ici, devenait synonyme d'*étranger* (et qu'il vienne de là ou d'ailleurs n'avait plus guère d'intérêt). Il était alors enfin possible de parler de *son* pays, d'assumer, de revendiquer même certains clichés (de parler *fado*, océans déchaînés, petit peuple aventureux et j'en passe): peu importait, c'était toujours *l'autre* qui s'exprimait.

Mais à ce moment, il me fallait entrer à mon tour dans le mouvement: il était l'étranger, je serais l'autochtone; du *moi*, je devrais passer au *nous*. Ce qui n'allait pas de soi; je n'avais jamais revendiqué mon appartenance à la Suisse, et

si pour ma part, je ne pouvais envisager sans frémir de prendre la route de l'exil (fût-ce d'un exil doré), si je restais attaché à des institutions qui font du peuple le seul souverain (et des gouvernants ses conseillers), il ne m'était jamais venu à l'idée de m'identifier à cet archétype de l'Helvétè qui n'est qu'une vue de l'esprit. Mais cliché pour cliché, il feignait d'adhérer au sien, j'acceptais celui qui m'était dévolu; je l'acceptais, parce que ce n'était que face à lui, et qu'alors je jouais aussi à l'autre, à ce qu'il n'était pas; mais surtout, parce que grâce à lui, tout en endossant ce costume (qui n'était pas tout à fait celui de yodleur impénitent, mais presque), je sentais à quel point il m'allait mal (et d'autant plus que les deux images que Jorge m'imposait juraient l'une avec l'autre, que l'homosexuel non pratiquant regardait de travers l'ex-montagnard reconverti en épargnant modèle).

Or là encore, c'est dans la fausseté de l'image (de toutes ces images superposées) que j'avais l'illusion de me retrouver: je ne pouvais dire ce que j'étais en fait, mais en disant que j'étais (ceci ou cela), en me donnant pour tel ou tel, je voyais une distance se creuser: et il me semblait enfin sentir, dans la dissonance, les zones où du moins j'avais quelque chance de ne pas me trouver.

Guy Poitry

Jorge (*jeux d'images*)
Les Editions Métropolis, 1996

L'ARC-EN-CIEL DE GUINEE

Précieuse battait le linge sur le bord incliné du bassin en ciment façonné par la main d'un maçon de passage, en quête du pécule qui lui permettrait de nourrir sa famille, encore un nouveau jour. Elle chantonnait un air triste de son village oublié qu'elle avait quitté bien des années auparavant, quand la fortune lui commandait d'aller à la ville des riches chercher un travail de pauvre que l'on croyait préférer à la misère des provinces isolées et des mornes escarpés qui dressaient leur calvitie précoce vers les cieux.

Son postérieur se dandinait lentement comme s'il mimait une de ces danses mi-tribales mi-carnavalesques qui défoulaient le peuple et refoulaient sa colère. Refoulement. Un mot que Précieuse comprenait à peine et qui pourtant expliquait si bien à mes yeux l'histoire du malheur de ces gens. Refoulés d'abord de leurs terres ancestrales d'au-delà de l'océan, refoulés ensuite de la liberté d'exister pour eux-mêmes, refoulés enfin d'une prospérité matérielle qui se proclamait, idéologie unique et artificielle, sur les images des télévisions que d'invisibles ordonnateurs dirigeaient de quelque part là-bas, sur les autres rivages des sept mers. Mais, avec Précieuse, tout prenait les allures d'une extrême candeur et le léger balancement de ses hanches laissait parfois apparaître un ventre rond dont les nombreuses maternités ne pouvaient échapper à personne. Même son chant paraissait plus joyeux que nostalgique, malgré le récit monotone et tragique à la fois de la vie quotidienne des coupeurs de canne.

(...) Les lourds battants des portes académiques venaient de se refermer derrière moi, je m'éloignais l'esprit empli de théories abstraites et d'un idéalisme profond, naïf et adolescent. Les paysages vierges des contrées lointaines, où se mouvaient des populations de nomades, sédentarisés de force, aux visages émâchés par l'humiliation d'un exil qui saignait encore leurs chevilles, que la géographie économique m'avait présentées sous l'appellation impersonnelle de "Tiers Monde", me dévoilaient leur poésie en devenir et m'envoûtaient, parce que je les envisageais autant comme une source d'inspiration capable de décupler mon imagination que comme l'unique lieu où la vie est telle qu'elle devait être: une lutte quotidienne, porteuse de vérité, bien éloignée des préoccupations mercantiles et matérielles de l'Ancien Monde, déchiré entre Est et Ouest, entre une apocalypse nucléaire prophétisée et les déclarations de principe visant à désamorcer les ogives destructrices, entre les images saccadées des guerres fratricides et celles, à peine vivantes, des légions de laissés-pour-compte d'une crise économique qui ébranlait les fondements des sociétés dont la volonté s'était muée depuis longtemps en résignation austère et invouable.

Riccardo Bonferroni

L'arc-en-ciel de Guinée
à paraître
Prix de la SGE 1998
offert par la Ville de Genève

LETTRES A SIOUXIE

(...)

Fuir

Tu sais aussi comment le Dalaï Lama a dû fuir son pays, prendre le chemin de l'exil en 1959. Depuis, il est ici à Dharamsala. Et tu sais avec quelles difficultés il s'efforce, pacifiquement, de faire reconnaître par la Chine l'autonomie du Tibet

(...)

Le XlVe Dalaï Lama

Tu connais bien sûr l'histoire du Dalaï Lama, Siouxie? Comment, à l'âge de deux ans, il fut, à la suite de recherches conduites par des lamas aux quatre coins du Tibet, reconnu à certains signes infaillibles comme l'incarnation du quatorzième Dalaï Lama (...)

(...)

McLeodGanj

Comme Lhamo ne peut toujours joindre personne, mais qu'il n'est encore que quatre ou cinq heures de l'après-midi et que je n'ai rien d'autre à faire, je pars à pied en direction du village proprement dit, pour reconnaître un peu les lieux - Connor House, le temple, la résidence sont situés en aval de McLeodGanj: à travers les pins, il faut longer sur cinq cents mètres un chemin de terre qui monte vers les boutiques et les petites maisons de McLeodGanj. Elles bordent deux courtes ruelles parallèles, séparées par un énorme stupa cerné de gros moulins à prières que les villageois font machinalement tourner au passage. C'est plein d'échoppes, de restaurants, de boutiques... Orgie de tissus, épices, marché aux fruits et

légumes, bazars, et même, imagine ça, Siouxié! un ou deux *pay phones*: dans un minuscule bureau, un type derrière un combiné fait profession de te mettre en communication avec le monde entier.

C'est ici un bout de Tibet. Un tout petit bout: y vivent cinq mille des cent trente mille Tibétains qui ont pris le chemin de l'exil à la suite du Dalaï Lama, et qui disposent à mi-chemin, entre Down et Upper Dharamsala, de la Central Tibetan Administration, autrement dit le gouvernement tibétain en exil.

Jean-François Duval

Lettres à Siouxié
Editions Phébus
(sortie en mai 2000)
Prix de la SGE 1998
offert par la Ville de Genève

SOIR A TOULON

A six heures du soir
à Toulon
Le ciel comme un paon
fait la roue

Paon couleur de safran
paon couleur de hanneton.

A six heures du soir
à Toulon
le soleil est une orange.

Un grand nègre le regarde
avec des yeux tout blancs.

Dans une ruelle d'ombre
brille l'écorce chaude
d'une pastèque.

“Past'asciutta”
hurle pour lui tout seul
un vieil Italien
à l'oeil de lavande.

A six heures du soir
à Toulon
le ciel est une branche
de lilas bleu sombre.

Dans la salle enfumée
d'un tout petit bistro
le gramophone joue
l'air de "Marie la blonde".

Au zinc
un Arabe et un Breton
se balancent.

Le premier boit la mélodie:
une chatte grise
lui lance des regards
qui luisent.

Le second aime la mélodie:
sur le sable, au loin,
mille, cent mille vagues
se brisent.

Sur le zinc
des petits verres
regardent la fumée nager
dans l'eau gris or
de la lumière.

A six heures du soir
à Toulon
le ciel est une toupie
bleue, verte, orange, vermillon.
Le soleil est un poisson.

Dans le petit bistro
le gramophone joue
sa rengaine
aux salves amères.

Sur le golfe des écailles d'or
sautent entre les vagues sonores.

La lessive aux fenêtres
est soudainement fascinée
par les flammes d'une azalée.

Dans une ruelle déjà sombre
brille le regard des persiennes.

A sept heures du soir
à Toulon
le ciel est un paon qui meurt
dans le sang de ses douleurs.

Au zinc du petit bistro
y a un Arabe, y a un Breton
qui sont saouls,
se font des chatteries
comme ça pour rire.

Le premier boit la mélodie
du disque qui tourne, tourne
dans les brouillards,
dans les fumées de la glace brunie.

Mélodie,
c'est une chatte noire
qui fixe les yeux de l'Arabe
et lui dit que les heures
sont un carrousel.

A sept heures du soir
à Toulon
le ciel est un paon qui meurt
dans le sang noir de ses douleurs.

Claude Aubert

Persiennes (Poèmes)

A la Baconnière
Neuchâtel, 1953.

Société Genevoise des Ecrivains

21, ch. de Roches – Case postale 31 – 1211 Genève 17

Choix de textes lus le 2 octobre 1999 au Centre d'Arts Appliqués.
Cette publication de la Société Genevoise des Ecrivains a reçu le soutien
de la Fureur de Lire et de la Ville de Genève.

